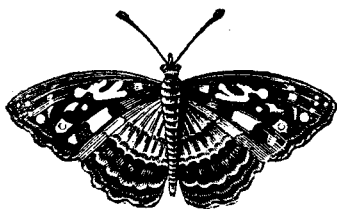


Ce Journal paraît les Mardis et Samedis. Le prix de l'Abonnement est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne chez MM. Geury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n° 9; Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue Romarin, n. 1; M^{lle} Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPIERON,



JOURNAL DES DAMES,

DES SALONS, DES ARTS, DE LA LITTÉRATURE, DES THÉÂTRES ET DES MODES,

Rédigé par une Société d'Hommes du monde, d'Artistes et de Gens de lettres.

LE FIANCÉ.

(CONTE FANTASTIQUE.)

Hullin ne venait pas, Hullin, le fiancé de la jeune fille. Elle pleura long-temps; et puis, lasse de pleurer, elle s'endormit.

En songe, elle vit Hullin, Hullin qui la couvrait de baisers humides. Elle s'éveilla, toute tremblante de bonheur; cependant Hullin ne venait pas.

La jeune fille pleura long-temps encore; et puis, lasse de pleurer, elle se rendormit.

Bientôt il lui sembla qu'elle devenait la femme d'Hullin, et que son ame de jeune fille la quittait, et qu'une autre ame, moins douce que la sienne, se glissait dans son corps... et puis, elle ne songea plus.

Tout à coup, la porte de la chambre s'ouvrit avec un bruit terrible. C'était Hullin; sa figure était pâle; sur son cou s'étendaient de larges morsures noires: Hullin avait la peur dans les yeux.

D'où venait-il? Ses mains sanglantes attestaient un combat récent et furieux, et, par intervalles, on l'entendait murmurer avec effroi: J'ai lutté avec l'enfer!

Il approcha du lit de sa bien-aimée; doucement il souleva la couverture encore vierge; et comme il

allait se glisser près de la jeune fille, la lampe s'éteignit.

Hullin resta long-temps immobile. Il écoutait: un long soupir fit battre sur ses tempes les mèches de ses cheveux noirs, c'était le souffle de sa bien-aimée. Puis il recula d'épouvante: ce souffle était devenu âcre et pénétrant comme le souffle d'une fournaise.

Son cœur s'embrâsa; dans toutes ses veines bouillonnait un sang chaud comme une lave... Le fiancé devint époux.

Au point du jour, les parens d'Hullin et de la jeune fille entrèrent, couronnés de fleurs et chantant; ils tenaient dans leurs mains joyeuses la coupe du vin des noces. On appela Hullin: Hullin ne répondait pas!

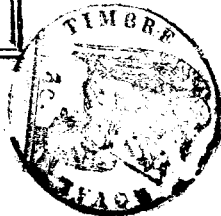
— Allumez la lampe, dit le frère d'Hullin.

On alluma la lampe, qui, jetant une lueur livide sur l'alcôve, montra le lit désert et silencieux.

La jeune fille avait disparu: à sa place, gissait le squelette d'une vieille femme.

On trouva, bien loin du lit, le corps d'Hullin roulé comme un serpent: tous ses nerfs étaient tordus; il s'éveilla en criant: « Je suis damné! »

Hullin, le fiancé de la jeune fille, avait épousé le diable!



LE PAYS.

Le pays ! Mot sacré qui résume tous les souvenirs, et quelquefois toutes les espérances d'une vie humaine, toi seul n'apportes à l'âme que de douces vibrations et de délicieuses harmonies. La patrie est beaucoup, le pays est plus encore ! c'est le lien intime entre l'homme et le sol, c'est, en diminutif, l'amour du fils pour une mère.

Ah ! qui, après une longue absence, n'a pas senti, à l'approche du pays natal, une de ces commotions indicibles qui oppressent le cœur sans amertume, qui le compriment sans douleur, et qui lui apparaissent comme une révélation ?

Il faut avoir vécu des années loin du foyer natal, et y revenir pressé par le besoin de revoir un père, l'objet de ses plus chères affections, pour comprendre toutes les émotions diverses qui assaillent alors l'âme d'un exilé. A mesure que la route se déroule devant lui, il dévore l'espace qui lui reste encore à parcourir, parce que son imagination est plus active que les rapides coursiers qui l'entraînent. En vain la nuit est tombée, son œil curieux semble apercevoir au loin dans l'immensité le clocher de son village et les premières maisons blanches qui le composent. En vain les arbres se dressent tout à coup sur sa route comme de pâles fantômes dansant sur un lit de bruyères, et disparaissant brusquement pour faire place à d'autres apparitions. En vain une faible lumière surgit tout à coup d'une ferme qu'il a croisée rapidement dans sa course. Rien ne l'émeut, son imagination n'est plus là !

Enfin il aperçoit, à la blanche clarté de la lune, l'atmosphère de fumée qui enveloppe toujours une agglomération d'édifices. Cette fumée, qui roule en tourbillons vers le ciel, est peut-être celle du foyer paternel auquel il va s'asseoir, et son œil la suit involontairement dans les airs où elle va se perdre. Ses souvenirs reparaissent en foule, distincts, précis comme des souvenirs de la veille, et cependant il y a bien des années qu'il est absent !

Ici c'est le coteau qu'il aimait à gravir dans sa jeunesse ; là, le ruisseau dans lequel il venait se baigner pendant les chaudes journées de l'été. Tous les objets inanimés prennent pour lui une voix qui semble retentir à son oreille et remuer son âme comme l'aspect imprévu d'une première maîtresse.

Enfin toute la distance est franchie... il a revu la maison dans laquelle il reçut le jour. Il a frappé, et les vieux serviteurs qui ont bercé son enfance viennent le recevoir sur le seuil hospitalier. Enfin il a compris tout le bonheur du retour, il a revu, il a embrassé son père, son vieux père qui n'a plus que lui, et qui l'a pressé sur son cœur, comme le dernier espoir de sa vieillesse.

Rien n'est changé sous le toit paternel. La vie des petites villes est moins active, moins dévorante que celle des grandes cités. Voilà bien le fauteuil sur lequel il s'asseyait autrefois ! le foyer en chêne ciselé dont la douce chaleur l'a si souvent réchauffé dans les longues veillées d'hiver ! Tout est à sa place, comme si le bonheur domestique était dans l'immuabilité. Des années ont passé sur tout cela, elles ont marqué leur trace sur tous les êtres vivants ; mais les objets inanimés sont toujours ce qu'ils étaient, car le temps respecte bien davantage un meuble qu'une vie humaine !

Le pays, c'est le bonheur calme, le bonheur de l'âme. Heureux celui qui ne l'a jamais quitté, mais plus heureux encore peut-être celui qui, après une longue absence, peut y rentrer sans crainte, sans remords, et se dire en foulant le sol natal : j'établirai ma tombe où s'éleva mon berceau !

E. DE LAMERLIÈRE.

MARI ET FEMME.

Apercevez-vous un Monsieur et une Dame à la promenade ou dans un salon, et voulez-vous savoir s'ils sont mari et femme ? observez exactement les règles suivantes : Si vous les entendez se reprendre sans cesse en société et se corriger l'un l'autre, soyez certain que c'est le mari et la femme.

Si vous voyez un Monsieur et une Dame dans la même voiture, garder le plus profond silence et regarder chacun par une portière différente... mari et femme !

Si vous voyez une Dame laisser tomber par mégarde son gant ou son mouchoir, et si le Monsieur qui est près d'elle lui dit froidement de le ramasser... mari et femme !

Si vous voyez un Monsieur et une Dame se promener dans les champs, à vingt-cinq pas de distance l'un de l'autre, et le Monsieur passer un fossé ou une barrière sans regarder derrière lui, et en continuant sans cérémonie son droit chemin... mari et femme !

Si vous voyez une Dame dont la beauté attire l'attention de tous les hommes, à l'exception d'un seul qui lui parle d'une manière rude, sans paraître le moins du monde touché de ses charmes... mari et femme !

Si vous voyez enfin un Monsieur et une Dame s'appeler continuellement sans se regarder, *mon cher, ma vie, mon amour, mon ange, ma chatte*, soyez certain qu'ils sont... mari et femme !



RÉVERIES.

Lorsque l'astre des nuits à l'horizon s'élève,
Et que mon cœur, pressé sous l'espoir d'un doux rêve,
Cherche loin des cités le calme des forêts,
Au vague des désirs mon esprit s'abandonne,
Et du zéphir du soir l'haleine m'environne
De silence et de frais!

Du bonheur d'exister je savoure l'ivresse :
Je me dépouille ici de l'humaine faiblesse,
Aux charmes de l'espoir mêlant un souvenir,
Je me livre aux erreurs d'un amoureux mensonge,
Et je colore ainsi, des chimères du songe,
Un riant avenir.

Oh ! qui me donnera de dépenser ma vie
Dans ces illusions où mon ame s'oublie !
Vous accomplirez-vous, rêves de volupté !
Ah ! si j'en crois des sens le désir qui m'enflamme,
Qu'il doit être enivrant le feu que donne à l'ame
L'ame de la beauté !

Je ne l'ai point goûté, ce bonheur que j'envie,
Mon cœur n'a point battu sur le cœur d'une amie,
Et de mes jeunes ans rien n'a troublé le cours :
De mes désirs de feu, si je suis l'influence,
Le plaisir que j'attends vaudra-t-il l'innocence
De mes premiers beaux jours !

C'est ainsi que je songe, et la brise légère
Elève autour de moi les parfums de la terre ;
Sur mes yeux fatigués le sommeil vient s'asseoir ;
Dans un vague enivrant s'égare ma pensée,
Et je sens pénétrer dans mon ame oppressée
Le silence du soir !...

A. BISSUEL de Grenoble.

THÉÂTRES.

La ville de Lyon, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas certes une mauvaise ville pour le spectacle. L'indifférence qui a tué les religions, ce dont bien fâche à M. de Lamennais, et qui tôt ou tard tuera les théâtres, n'a pas encore ossifié toutes les ames et cuirassé toutes les oreilles ; ce qui le prouve c'est la foule qui s'est portée jeudi à la représentation au bénéfice d'André. Foule compacte, attentive, qui était venue pour entendre et juger, et qui a par conséquent bien entendu et bien jugé, chose rare par notre siècle de préventions et d'opinions faites d'avance pour ou contre les choses.

Qu'on donne donc à Lyon de bons acteurs (comme nous en avons quelques-uns), des pièces nouvelles, comme nous pourrions en avoir, et un directeur à la fois zélé et habile comme nous le désirons, et vous

verrez le public inonder de nouveau la thébaïde du Grand-Théâtre, ce que le ciel nous octroie le plus tôt possible !

Venons au bénéfice et à *Farruck le Maure*, composition d'écolier, mais d'écolier qui avait devant lui un bel avenir dramatique. Imitation, ou, pour mieux dire, fusion inégale de plusieurs types connus ; à la fois *Othello*, *Yagoub*, *Atar-Gul*, et, au résumé, personnage plus bizarre qu'intéressant, assez chaudement dessiné, mais noué sans art à une intrigue commune que quelques beaux vers ne peuvent racheter, tel est *Farruck*. L'ouvrage écouté jusqu'à la fin n'a obtenu qu'un succès très-contesté. Berger, dans le principal personnage, n'a pas eu assez de cette chaleur entraînante qui seule peut sauver à la scène des caractères aussi hors nature que celui qu'il représentait ; il n'a pas été pour ainsi dire assez désordonné, assez brûlant, et n'a tiré aucun parti du beau moment où il se déchire le bras avec son poignard pour prouver à son noble adversaire que le sang qui coule dans les veines d'un vassal est le même qui fait rougir souvent la figure d'un haut et puissant seigneur. A cela près Berger a dit correctement tout son rôle.

Marguerite d'Anjou est une partition du premier ordre ; quoique du genre sérieux elle ne manque pas de grâce dans certains passages et le chant n'y est pas épargné. On a besoin d'entendre cette musique plus d'une fois pour en apprécier convenablement toutes les beautés ; mais nous signalerons dès aujourd'hui plusieurs morceaux très-remarquables : l'introduction ; l'air de Lavarenne et son duo avec Isaure au premier acte ; le finale guerrier de ce même acte parfaitement exécuté, et qui a été suspendu assez singulièrement par le rideau qui s'est baissé avant la fin, ce qui a forcé à le recommencer. Le chœur d'ouverture du troisième acte, et le grand air d'Isaure sont aussi d'une excellente facture, et nous avons remarqué avec satisfaction les progrès que le public lyonnais a fait depuis quelques années en éducation musicale, car toute cette partition a été écoutée avec un silence religieux, et applaudie toujours à propos, sans que rien de bien ait échappé à des oreilles qui l'entendaient la plupart pour la première fois. C'est un progrès immense et qui promet beaucoup pour l'avenir.

Nous reviendrons plus au long sur le bel ouvrage de Mayer-Beer ; quant à ce que l'on appelle le poème, nous n'en parlerons pas, car il est au dessous de la critique. Nous nous contenterons, pour aujourd'hui, de dire que l'ouvrage a été bien exécuté, sauf les entr'actes qui ont été, comme à l'ordinaire, d'une longueur désespérante, ce qui aurait suffi pour tuer peut-être un ouvrage moins remarquable. Jamais Le-comte n'avait mieux chanté ; fraîcheur de timbre, pureté d'organes, justesse de tons, tout était bien. M^{lle} Alceste, engagée comme seconde chanteuse, mais qui a déjà prouvé plus d'une fois qu'elle pouvait jouer les

premières, s'est tiré avec bonheur du rôle de Marguerite. Serda a chanté, comme à l'ordinaire, avec cette excellente méthode qui fait valoir encore son superbe instrument, et M^{me} Pépin, dans le personnage d'Isaure, a mérité plusieurs fois des applaudissemens. Quand l'ouvrage sera un peu plus serré, poème et musique, il ne laissera rien à désirer, d'autant que les chœurs y ont été parfaitement exécutés, et que ce n'est pas là, la difficulté la plus facile à vaincre. *Marguerite d'Anjou* doit attirer long-temps, et d'ailleurs toujours.



CHRONIQUES LYONNAISES.

On assure qu'un assez grand nombre de tableaux sont envoyés cette année, par les artistes de Lyon, à l'exposition qui doit s'ouvrir à Paris, le 1^{er} mars prochain. Parmi ces tableaux on cite surtout comme des morceaux de grand mérite, un *Paysage du Dauphiné*, par M. Guindrand dont la réputation comme paysagiste est déjà si bien établie, et *Le Tasse, visité dans la prison des fous par la princesse Eléonore*, par M. Rouvière, dont les premiers pas dans la carrière (*les Barricades* et *une Scène d'inquisition*) ont révélé le talent à la fois hardi et correct. M. Fonville, l'un de nos jeunes artistes les plus distingués, et M. Biard, l'un de nos maîtres, ont également, dit-on, envoyé quelques-uns de leurs ouvrages. Nous reviendrons plus au long sur cette exposition qui, en accueillant les productions de nos concitoyens, ne peut manquer d'intéresser puissamment notre cité.

— C'est M. Clément, ancien militaire, aujourd'hui propriétaire du beau Salon de lecture, quai St-Clair, n. 20 et 21, qui est chargé par la commission de Paris de recevoir, à Lyon, les offrandes des patriotes pour l'Épée d'honneur que la France se propose de décerner au maréchal Gérard comme souvenir de la glorieuse prise d'Anvers.

— On fait en ce moment, par suite d'un mandement d'actions de grâces à notre Dame-de-Fourvières qui nous a, dit monseigneur l'archevêque, *préservés du choléra*, une quête chez le haut clergé et les riches dévots. Le produit en est destiné à agrandir et embellir l'église de ce nom. Qui ne donnerait pas cinq francs pour avoir été sauvé du fléau asiatique ?

— Quoique le jour de l'an soit passé, les bons livres que cette époque a fait éclore doivent lui survivre, et d'ailleurs il n'y a pas de jour dans l'année où l'on ne soit bien venu en offrant à un enfant un ouvrage à la fois instructif et amusant. C'est à ce double titre que nous croyons devoir recommander les *ÉTRENNES A LA JEUNESSE* récemment publiées par M. Chatelain, homme d'esprit déjà avantageusement connu dans les lettres. Cet ouvrage, qui forme un joli volume in-18 imprimé avec luxe, est un recueil de prose et de vers

qui ne peut manquer de plaire, même aux grandes personnes. Les lettres qu'il contient sur la mythologie comparée à l'histoire sont un gracieux badinage d'une haute portée et suffiraient seules pour en assurer le succès. Aussi la réussite des *Étrennes à la jeunesse* ne nous semble-t-elle qu'un acte de justice que nous nous faisons un plaisir d'enregistrer.

— Les arts viennent de faire une perte immense ; l'auteur de *Marie*, de *Zampa*, et du *Pré-aux-Clercs*, a succombé ces jours derniers à une douloureuse maladie, à peine âgé de 45 ans. Que de chefs-d'œuvre à venir enfouis ainsi dans la tombe d'Héroid !

— Le *Messenger des Dames* est sans contredit le journal de modes qui mérite aujourd'hui le plus de succès par le soin apporté à sa rédaction et à ses gravures.

Nous rappelons à nos lecteurs que cette publication hebdomadaire a lieu tous les jeudis, au prix de 7 fr. 50 c. par trimestre, et que l'on peut s'y abonner au bureau de notre feuille, rue Longue, n° 2, ou au cabinet littéraire de M. Gœury, place des Célestins.

— La représentation qui devait avoir lieu hier au bénéfice de Danguin, ainsi que nous l'avions annoncé dans notre dernier N°, est remise à mardi prochain.

Bulletin des Modes.

Les Dames de bon ton n'harmonisent plus la couleur des fleurs qu'elles placent dans leur coiffure avec la couleur de leur robe. Avec le blanc, les nuances rose, cerise, blanche et brune sont les plus généralement portées.

Les coiffures très-élevées sont seules en vogue ; on y place une couronne à deux touffes. Cette couronne, formée de petites fleurs variées, entoure le bas des coques de cheveux ; deux petites touffes de fleurs qui en sortent s'élèvent à droite et à gauche de ces mêmes coques un peu par derrière, et les accompagnent. Les oiseaux de paradis reprennent aussi faveur.

La blonde noire s'emploie beaucoup pour mantilles sur des robes de satin rose ou paille. On pose sur des capotes des nœuds de ruban, en nœuds de cravate, dans lesquels sont des branches de fleurs formant la croix comme le ruban lui-même.

On voit quelques redingotes d'homme, droites par devant, sans boutons ni boutonnières, et fermées par des agraffes qui cachent le côté du vêtement qui croise légèrement sur l'autre.

— La PATE PECTORALE DE REGNAULT obtient toujours d'heureux effets dans les enrouemens, rhumes et catarrhes. C'est un médicament qui joint à des vertus efficaces un goût fort agréable. L'expérience en a fait adopter l'usage. Le dépôt est, à Lyon, chez Boitel, pharmacien, rue Lafont, n. 24.